

Ma génération : les enfants terribles. Vive la Révolution.

2ème partie

« Les vieux » pressentaient fortement le danger mais avec une limite importante. Enfermés dans leurs habitudes et leurs certitudes, pour nous leur servitude, les pauvres! Travailler dur, rentrer le soir pour dîner avec la femme et les enfants. A la maison pas de conversation : tout propos suspect de subversion. Moindre remise en cause proscrite. « Le pater familias » fatigué, crispé, « muré » impose un silence d'airain à toute la maisonnée tandis que nous regardions « l'attardé » avec stupeur. Les vacances, c'est bien souvent à la campagne avec les grands aînés de la famille pour faire des économies.

Leur vie difficile ? C'était désormais bien de « leur faute » et ils s'y accrochaient féroce­ment. Pour nous ils n'avaient « rien compris ». Nous ouvrons de vastes et lumineuses perspectives alors qu'ils ressemblaient aux maigres silhouettes à la Giacometti face à l'immense espace du Devenir. Si bien que nous leur débitons des kilomètres d'explications, mais ils restaient crispés sur la copie de la dictée de l'école communale avec l'absurde comptage des fautes, alors que nous pratiquions la dissertation, complexe construction. Pas l'intelligence, sûr, et on les prend pour des ânes à œillères. Et les dates par cœur : Marignan : 1515 ! Charles martell avec les Arabes à Poitiers : 732 ! et autres Arras chef-lieu du Pas-de-Calais et cours de « moraline » ; grotesques mantras ; ridicule poussière, pensons-nous. Alors du balai. Le nouvel impératif pour « balancer » les vieilleries : ouvrir les fenêtres vers le grand Avenir : avec le monde Futur comme grande promesse.

Nous nous voulons leur exact contre-pied. Et la révolte de la jeunesse est clairement exprimée. L'explosion de 68 a eu lieu, prophétique. La « croûte » y a été brisée en miette mais rien n'y avait été formalisé, juste un soulèvement annonciateur. Nous étions les petits de l'œuf tout juste éclos. A nous de jouer, à nous de dire, à nous de faire. A nous la grande Révolution. La jeunesse est révolutionnaire. Et pour ce faire elle veut renverser l'Ancien monde, et va « changer la vie ». Génération rimbaldienne, pour la première fois dans l'histoire, et peut-être la seule. De son temps le poète était l'exception tandis que la jeunesse des années soixante affirmait sa dimension existentielle résolument singulière, son envie de « vivre immédiatement » et promouvait la grande ivresse des sensations. A côté du vieux monde à la société « figée », celui de nos désirs et de nos ambitions pour une vaste perspective. Être « libéré », la grande affirmation. D'abord il y a la couleur. On y croit à la couleur. Fini la monotonie gris-beige du décor urbain. La mode est au bariolage contrasté : lorsque les couleurs vives seront partout régneront gaieté et entrain.. Et puis il y a la musique. Capital. Plus de tango et de bal musette qui nous fait honte mais de la musique pop sur laquelle on danse le jerk ; sorte de gesticulation rythmique insensée qu'on pratique au son amplifié des électrophones voir de la sono puissante des boîtes de nuit. Libérer le corps ; et donc les mœurs. Et se débarrasser du mariage, du couple, du travail, des hiérarchies, en bref de l'Ordre. Vivre sans temps mort, jouir sans entraves. On n'en veut plus des quelques rengaines à l'accordéon. On revendique les longs morceaux électrifiés « planants » pour ouvrir l'esprit au grand cosmos. Et qu'y peuvent les Horner et autres Verchuren avec leur caisse à musique plaquée au ventre contre un Hendrix à la guitare stratosphérique, des Pink Floyd à la mystérieuse profondeur et autres Sargent peppers baroques. Et puis il y a les drogues. Fini l'abrutissement de l'alcool national, avec ses violentes « bitures »; le psychédélique est à l'honneur : haschich aux perceptions étranges et exotiques ou plus encore hallucinogènes pour ouvrir la Psyché à une autre « dimension », en référence aux initiations mystiques des Amérindiens. Fini l'univers étri­qué de la famille et du coin

de terroir originaire. Des photos en couleur nous arrivent du monde entier, d'Inde, d'Afrique, d'Amérique Latine, des États-Unis. On veut du voyage par delà l'univers étriqué des adultes, et de la rencontre. En auto-stop aussi. Vive l'aventure. Eux, « les vieux », n'avaient qu'un monde étriqué qu'il transpiraient pour tous leurs pores, alors qu'il s'en ouvre pour nous une infinité.

« Les vieux » sont dans un ordre immuable. Ils travaillent durs pour gagner de l'argent, leur grande valeur. Ils se battent furieusement pour amasser ; pas de dépenses inconsidérées sauf pour la voiture et la bouffe, et les femmes pratiquent une admirable cuisine populaire. Et dans leur monde à la hiérarchie blindée, la jeunesse n'est rien. Entre eux et nous, un impénétrable mur de verre. Aucune communication possible. A leurs yeux nous ne sommes que de petits cons prétentieux sans expérience de « la vraie vie », la leur ; et d'un côté à l'autre on ne voit que gesticulations repoussantes. Ils nous lâchent pour nous clouer le bec : « tu comprendras plus tard. ! ». Après ça plus rien à dire ! Sauf qu'on ajoute, goguenard : « plus tard ? Mais quand ? Expliques-nous si tu as compris, toi ? » ils nous lancent furieux : « vous, les jeunes, vous ne respectez plus rien ! », avec l'envie de nous coller des taloches.

Nous refusons de nous plier à leur façon de vivre : tu gagnes ton fric avec une bonne « combine », et tu la fermes ! Profiter de la nouvelle distribution des produits de consommation, oui, même si on ne l'avoue pas. Mais plier l'échine, nous les jeunes, pas question ! Clôture petite bourgeoise du monde pour ordre établi. Nous étouffons. Ils roulent furieusement les yeux et les termes leur manquent. Chez eux chaque mot a un sens et un seul, solide comme le roc, désignant une chose ; le mot-outil. Être concret, utile, servir à quelque chose toujours. Les nombreux termes qui envahissent désormais notre monde leur sont étrangers et bien bizarres. Il les provoquent et les mettent en cause impitoyablement Pour nous pas : c'est notre univers scolaire. Au lycée même si les profs sont autoritaires on décortique la vaste littérature, Hugo, Voltaire, Rousseau, Molière, l'histoire du temps des cavernes à nos jours, la géographie. On sombre dans l'analyse et l'infini de l'interprétation. On lit dans les livres de poche la vaste aventure humaine : surtout les Russes : Dosto..., les Américains : Steinbeck, Dos Passos..., et les Italiens : Buzzati, Moravia..., et les Français : Camus, Sartre, Baudelaire, Rimbaud, Villon... ; les mots de l'imagination...la grande ivresse car la télé est honnie, ses trois chaînes et son sommet culturel avec au « Théâtre ce soir » si « boulevardier », la misère ! Mais on va à la cinémathèque où s'enchaînent les séances, où règnent la Nouvelle vague à la Truffaut-Godard et tout le le cinéma italien. Où les êtres s'y rencontrent, y discutent d'eux-mêmes et du monde, épanchent leurs états d'âme, s'assemblent, font l'amour et se séparent ; bref vivent un tas d'aventures palpitantes. Il y a Marx et Freud. La lutte des classes est une formulation qui les dépassent et l'inconscient freudien leur est une baliverne inquiétante. La psychanalyse : une arme pour bouter l'autorité paternelle dans les poubelles de l'Histoire. Provoqués et même jaloux, ils nous toisent et nous jettent à la figure : « ça veut dire quoi, ça ? ». Ce double monde est totalement opposé à leur souhait matérialiste en béton. Car pour nous l'utile est étriqué et nous répondons : l'imagination au pouvoir ! Et l'imagination, c'est nous les « jeunes. » Soyez réalistes, demandez l'impossible ! et tout de suite. Alors la conversation s'envenime et devient une traque qu'ils vivent comme une intolérable agression. Plus ils se retranchent et plus nous y allons. Nos mots deviennent des torpilles contre leur forteresse mentale. Ils ajoutent : « on verra ce que tu feras plus tard ! » ; piètre consolation que ce rejet dans un vague lointain, et nous leur répliquons goguenard : « plus tard ? Et quand ? » ; car nous sommes des mitrailleuses verbales . Ce « plus tard » nous devons en faire leur déroute. La vieille dame dans la quarantaine avait vécu l'occupation, elle nous lâcha, excédée : « mais qu'est-ce que vous voulez de plus, vous les jeunes ? » Après la terrible Occupation, cette société était pour elle un « éden » et notre frustration comme nos souhaits totalement aberrants. Nous l'avons regardée comme une misérable avec son manteau gris et ses chaussures sans caractère, sa vie terne de petite-bourgeoise satisfaite. A bas les horaires de la routine ! Vive la Révolution ! Vive le Nouveau Monde qui pousse dans notre tête.

Revenons aux livres que nous aimons tant tenir dans la main et regardons comme des icônes sacrés : des temples qui contiennent l'aventure de l'Être ; Et bien nous les chapardons. Rien de plus facile que d'entrer dans une librairie et de saisir un livre pour le glisser sous la veste ou dans son sac puis de sortir discrètement ; pas encore de détecteur à la porte de la librairie ; nous sommes

fauché et mais nous ruinons ce noble commerce : l'envie est trop forte dans un jeune esprit.

La longue chevelure des garçons leur est une insupportable provocation. Le « Mâle » a le cheveux très court et bien ordonné avec le peigne toujours dans la pochette supérieure de la veste pour abolir la mèche rebelle, tandis que la femme les a longs et permanentés, un vrai casque. L'Ordre doit être partout, chacun a sa place et que ça se voit. Et la première, c'est le genre. De toute éternité on est ou homme ou femme, et bien visiblement. Parfois on salue les garçons chevelus d'un méprisant « mademoiselle » tandis que d'autres disent , insulte suprême à leurs yeux : « pédés ! » Attaquez l'ordre des genres, c'est la preuve qu'on est de dangereux subversifs.

« Une bonne guerre ! », voilà ce qu'ils nous lâchent. Une bonne guerre pour nous clouer le bec et nous remettre dans « le droit chemin », celui du travail militarisé. On les regarde goguenard, on apprécie leurs visages déformés par la haine. Parfois ils lèvent le poing mais n'osent pas nous frapper, sauf en famille ou l'on pratique la thérapeutique de la baffe, voire de la raclée. La guerre est là et nous les regardons comme des indigents. Nous pensons avec certitude qu'ils sont des condamnés enfermés dans une cage. On se dit : un jour ils réaliseront ; le temps leur montrera absolument. Jusque là l'armée et le fait militaire étaient valorisé : la Résistance, les petits soldats de plomb ou de plastique, les jeux de guerre, avec le culte du héros : De Gaulle, Napoléon. Désormais nous effectuons contre eux une guerre « soft », celle du pacifisme, surtout à l'heure de la guerre du Vietnam avec le visage rébarbatif de Nixon, un fameux « square » -borné réac-. Nous traçons au feutre de gros symboles de la paix et des colombes sur nos vestes militaire américaines remisées.

Fin 2ème partie